

Jean DERIES

2 septembre 1930 – 14 avril 2018



Sur un sentier de haute montagne, Jean a franchi le col et disparu de nos regards. Il nous reste l'écho de son pas lourd, la trace de sa solide poigne dans notre main, le sourire et les yeux dans le cœur, les cheveux toujours en bataille dans le vent. Ses amis étaient nombreux comme les grains de sable, tant il vous gagnait à la joie de la conversation. Sa voix était reconnaissable entre toutes, on aurait aimé l'entendre encore et encore. Au fil des épreuves, la fraternité et la liberté ont tissé la trame d'une existence passionnée par l'Évangile en acte, en chemin et en esprit. Une immense gratitude nous habite, avec le regret qu'ici-bas ce soit déjà fini et que les plus jeunes et ceux à venir n'aient plus que du papier à lire quand il s'agissait de la Parole.

Né à Condrieu, sur les pentes viticoles du bord du Rhône, Jean est le sixième enfant d'une fratrie de onze. Education catholique, scolarité chez les jésuites, ciel d'enfance lumineux entre Isère et Savoie, il fait l'apprentissage de la confiance, de l'autonomie et de la responsabilité dans un parcours scout de louveteau à routier, puis chef de troupe. Après un bac de philo au lycée public, il s'inscrit à la faculté des Lettres à Lyon. La confrontation avec les étudiants communistes et la relecture des années de guerre baignées de complaisance avec le pétainisme catholique bousculent le groupe d'étudiants catholiques dont il fait partie. Ce contexte les somme de positionner leur foi politiquement et philosophiquement. Jean découvre le personalisme d'Emmanuel Mounier. Il pense au sacerdoce.

Louis Augros, supérieur du séminaire, répond positivement à sa demande et l'accueille à Lisieux. Ils seront dix de la dernière génération, dont Alain Carof et Georges Heude, avant le limogeage du Père Augros. Dans l'idéal de générosité et de pauvreté inspiré par les Actes des Apôtres, dans l'effervescence d'une créativité liturgique qui sait faire part aux événements du monde, et dans la confrontation politique et théologique de l'après-guerre, la Mission de France joue en même temps sa crédibilité et son avenir à Rome.

En 1952, un stage agricole le conduit en Camargue avec Alain Carof, puis dans l'Aisne. Sa réflexion intérieure et la lecture des Écritures le confortent dans le choix d'être à la base. Il profite de la fermeture du séminaire pour faire une formation professionnelle de maçon. En 1954, son frère aîné Emmanuel meurt. L'accompagnement fidèle de sa belle-sœur et de ses neveux prendra une grande place. Il choisit la vie ouvrière et trouve de l'embauche sur Grenoble. La vie d'un travailleur manuel lui paraît avoir un sens humain, politique et évangélique, porteur d'avenir : « que ce soit dans le silence ou la militance, ils sont l'étoffe profonde de la société. » L'hypothèse d'un mariage avec quelqu'un qui ne pourrait pas être femme d'ouvrier le reconduit à la question du ministère. Malgré l'incertitude qui pèse sur l'avenir des prêtres-ouvriers, il rejoint alors le séminaire de la Mission de France qui a rouvert à Pontigny et sera ordonné prêtre le 22 mars 1958 par le Cardinal Liénart, en compagnie de Guy Delière, Dominique Blanchet, Patrick Dupont, Claude Degaraby et Eugène Le Gall.

La Mission l'envoie à Toulouse où il fait équipe avec A. Laforge, J. Rémond, A. Dugimont, J. Landry et P. Vernazobres qu'il compare à François d'Assise. Aumônier de JOC et d'un lycée technique, il fait route avec des jeunes très éloignés de l'Église. Lors de ses 60 ans d'ordination, Jean fit part de ce point « zéro » si éprouvant dans laquelle l'ordination l'avait plongé. Avec l'équipe de Toulouse, avec les jeunes du monde populaire, l'espérance d'écrire une nouvelle page des Actes des Apôtres prenait corps. A la demande de la Mission, il poursuit sa licence de théologie qui portera sur le ministère de Paul et la diaconie de la confiance.

En 1963, Jean rejoint l'équipe théologique de Recherche Pastorale, situé à Migennes, et travaille avec René Salaün et Rémi Crespin, puis André Weers. Absorbé par d'autres tâches au service de la recherche commune, il ne pourra aller au bout de la thèse de doctorat. Le concile ayant autorisé la reprise des prêtres-ouvriers, Jean fait partie de ceux qui seront formés pour cet envoi. En 1966, il est envoyé à Limoges et fait équipe avec André Chavaneau, Pierre Sauvage et Yves Sauvaget. Il est

embauché à la SAE, une grosse entreprise de bâtiment où le syndicat CGT est très vivant. Avec toute l'équipe, il vit une forte complicité de relecture avec des militants chrétiens très engagés dans les organisations ouvrières, dont les Périer, les Schrive, les Angleraud. « Mai 68 a laissé de belles traces de débats, d'actions, de solidarité, mais l'utopie ouvriers-étudiants ne s'est pas réalisée », note Jean.

En 1969, une grave crise ébranle la Mission de France. A la suite de la démission du Conseil, Norbert Guillot appelle Charles Rousseau et Jean à l'équipe centrale. Bernard Morellet tente d'assurer une transition, mais la déchirure est profonde. Elle divise les relations sur l'approche du ministère et sur l'institution qui la porte. Jean restera quelques mois à Fontenay au service de la Recherche commune, avec A. Grimaux, J. Garnier, M. Massard, puis préféra prendre le large. Il contacte le père Matagrín, évêque de Grenoble, qui l'accepte sans réserve. Toutefois Jean entame un long détour par la Drôme chez des amis chevriers. De juin 1972 à avril 1975, dans ce pays magnifique de solitude et de simplicité, il travaille comme maçon pour bâtir une bergerie, et sans doute se reconstruit.

« *Maison claire, maison sonore, fenêtres ouvertes et tables garnies, reprends-nous Seigneur la maison que tu nous as donnée hier.* Ce chant inconfortable de Lisieux relançait les séminaristes dans l'itinérance du désert, sans pour autant renoncer à bâtir la cité. Comme maçon, je voyais cette maison comme un chantier dont on fait les plans au fur et à mesure que se manifestent les parties possibles et nécessaires. Il ne suffit pas d'être architecte, plein de rêves et de compétences savantes en son bureau. Il faut être sur le terrain, mesurer les pentes pour la source qui coule et le chemin qui s'en va, prendre appui sur le sol dont elle sera solidaire, et scruter la lumière pour ouvrir large portes et fenêtres. »

Jean arrive enfin à Grenoble au printemps 1975. Il est embauché chez Cuynat comme maçon où il restera 17 ans, jusqu'à la retraite. Il assume de nombreuses responsabilités : délégué du personnel, délégué syndical CGT, secrétaire du CE, conseiller juridique et Prud'homme, etc. Il fit également partie de l'équipe évêques-prêtres et fut expert de l'équipe nationale su Service Incroyance et Foi.

Denis Chautard arrive à l'été 1976, puis Jean-Marie Sychalowicz en 1977. Commence l'épopée de la rue « Patate » qui dura 17 ans. Chaque semaine, elle offre aux hôtes de passage un rendez-vous eucharistique et fraternel. On y retrouve, entre autres, les Deterre, Deschamps, Thiot, Maurin, Bertin. René et Claire Marijon rejoignent la dynamique, ainsi que de nombreux laïcs, frères et sœurs de mission, associés à cette histoire proche qui nous est plus familière, dont Claire Berger, Marguerite Portal, Bénédicte du Chaffaut, Danièle Bethmont, et toute l'équipe dite « Voix Nomades ».

Jean, il faudrait encore évoquer ta présence à la cité de l'Arlequin de la Villeneuve, le centre œcuménique Saint-Marc, tes liens avec les dominicaines de Chalais, les carmélites de Mazille, tes soixante ans d'ordination, ton dernier Pâques à l'aube. Les forces ont manqué pour aller plus loin, mais tu nous faisais comprendre que la Parole de Dieu poursuivait sa course dans nos histoires de serviteurs. Tu as bien couru et Paul, l'apôtre des nations, ne cessa d'être la boussole.

« La parole rapportant la modeste obole déposée au temple par une veuve ne nous est parvenue que par le regard émerveillé du Christ. Je crois qu'il est nécessaire de partir de choses banales, de celles qu'on ne dit pas assez entre nous. Il n'y a pas de mission sans missionnaires. N'ayons pas peur de dire les bonshommes que nous sommes... Si la plume dit qu'il y a le vent, c'est important que la plume Communauté Mission de France cherche des vents porteurs pour aller plus loin, pour aller vers d'autres rives, tant pour le monde que pour l'Eglise. »

« Nous ne sommes pas des bavards. Notre amitié pour vous, amis de partout, de longue date et de fraîches rencontres s'exprime souvent sans mots inutiles. Mais ce silence est rempli d'une lumière têtue venue du fond des âges chrétiens qui donne envie de donner la vie : la Parole vivante de Jésus de Nazareth. » Oui, Jean, tu as voulu introduire ainsi le *Manifeste* de la Communauté Mission de France. Le bavardage n'était pas ton style, mais ton verbe était celui d'un homme libre et fraternel, amoureux du pain et de la vérité auquel le Christ nous a préparés. Tu avais encore tant à dire, tant à offrir. Voici venu le temps de la moisson, le temps de lier la gerbe. « Prier, c'est voir le blé pousser », aimais-tu dire. Voici le temps de recueillir cette mesure, tassée, secouée, débordante que l'Esprit a versée dans le revers de ton tablier, au gré d'une histoire intimement liée à celle de la Mission de France et à la geste des prêtres-ouvriers. Voici le temps où la petite fille espérance, annoncée par Charles Péguy, a pris tendrement ta solide main de maçon. Ce poète dont tu nous as fait aimer la lecture.

**La célébration de ses obsèques aura lieu vendredi 20 avril 2018 à 10h30,
au Centre œcuménique Saint-Marc, 6 avenue Malherbe, 38100 Grenoble**